

L'Uchronie



DR



© Visuals集团 Amazon

ET SI CHRISTOPHE COLOMB n'avait pas découvert l'Amérique ? Et si Napoléon l'avait emporté à Waterloo ? Ces questions apparemment naïves, que l'on avait l'habitude il y a encore peu de temps de balayer d'un revers de main, sont de plus en plus prises au sérieux. Au point qu'un genre littéraire nouveau a vu le jour.

Quand divergence rime avec pertinence

Concevoir des passés qui, s'ils n'ont pas eu lieu, n'en restent pas moins des voies que l'histoire aurait pu emprunter : tel est le ressort profond de l'uchronie. Si vouloir rejouer l'histoire n'est pas une aspiration nouvelle, puisque de tels procédés sont attestés chez Thucydide et chez Tite-Live, l'uchronie en tant que genre littéraire a le vent en poupe ces dernières années. Il faut dire que revisiter le passé interroge notre rapport à notre histoire – et donc à notre identité –, ce qui n'est pas peu dire dans des sociétés présentées comme étant « en perte de repères » !

Aux origines d'un genre

Le *Larousse du xix^e siècle* définit l'uchronie comme une « *histoire refaite logiquement telle qu'elle aurait pu être* ». Cette définition, qui a le mérite d'ancrer l'uchronie dans le passé, est trop floue, car elle ne met pas en lumière la spécificité du genre. Ce qui définit en propre les récits uchroniques, c'est un événement qui fait que, dans un monde jusque-là identique au nôtre, l'histoire prend une direction différente. Cet événement sur lequel le cours des choses dérape constitue le point de divergence, l'instant originel d'une histoire potentielle qui aurait pu être, mais qui

n'a pas été – et dont l'intérêt est précisément l'écart qui la sépare de ce qui est bel et bien advenu.

Comme tant d'autres choses, l'uchronie est fille de la Révolution française. L'humanité venait de faire la démonstration éclatante que c'était elle qui faisait l'histoire. Quoi de plus normal que l'on s'entende dès lors à imaginer les trajectoires alternatives qu'elle aurait pu prendre ? Le premier ouvrage entièrement uchronique est publié en 1836. Il s'intitule *Napoléon et la conquête du monde*

et il est l'œuvre de Louis Geoffroy. Quarante ans plus tard, le philosophe néo-kantien Charles Renouvier publie *Uchronie : l'utopie dans l'histoire*.

Le point de divergence de Renouvier, c'est la décision de Marc Aurèle (161-180) de réformer l'Empire en refoulant les chrétiens vers l'Orient. Il lui permet de dresser, selon les historiens Q. Delermoz et P. Singaravelou, le tableau d'un Occident « éclairé » qui aurait « repoussé les assauts des Barbares » et où la science se serait développée sans être entravée par un christianisme survivant « sous une forme épurée ». Toutefois, contrairement à la fresque de Renouvier, les uchronies contemporaines ne s'assignent que rarement la tâche de présenter au public des mondes idéaux. La plupart dépeignent des trajectoires potentielles autrement plus funestes...

Un succès grandissant

Depuis quelques décennies, l'uchronie fait florès, notamment dans la littérature des pays anglophones. Dans *Fatherland* de Robert Harris (1992), un policier berlinois enquête sur une mystérieuse « conférence de Wannsee » dans un monde où l'Axe a gagné la Seconde Guerre mondiale. *Le complot contre l'Amérique* de Philip Roth

Pistes bibliographiques

- BESSON Florian & SYNOWIECKI Jan (dir.), *Écrire l'histoire avec des « si »*, Éditions Rue d'Ulm, 2015.
- DELUERMOZ Quentin & SINGARAVELOU Pierre, *Pour une histoire des possibles : analyses contrefactuelles et futurs non-advenus*, Seuil, L'univers historique, 2016.
- HENRIET Éric, *L'histoire revisitée : Panorama de l'uchronie sous toutes ses formes*, Belle Lettres, 2004 (première édition 1999).
- PERNOT François & VIAL Éric (dir.), *Uchronies et histoire contrefactuelle*, Paris, Éditions de l'Amandier, 2014.

(2004, traduction française 2006) évoque de son côté la victoire de l'isolationniste fascinant Lindbergh face à Roosevelt aux élections présidentielles de 1940. Ce tropisme peu surprenant pour les années noires de ce siècle – déjà présent dans le magistral *Maitre du Haut Château* de Philippe K. Dick (1962, traduction française 2012) – n'empêche pas d'autres auteurs de privilégier des périodes plus anciennes.

Ainsi, dans *Pavane* (1966, traduction française 2008), Keith Roberts dresse le portrait d'une Angleterre ultra-catholique et encore largement féodale, près de quatre siècles après la victoire de la Grande armada survenue en 1588. Dans *Chronique des années noires* (2002, traduction française 2006), Kim S. Robinson nous plonge dans un monde dominé par les pays musulmans et par la Chine, qui ont su profiter de la destruction de la civilisation occidentale par la peste noire. Une exception notable dans cet univers essentiellement anglophone : *Tancrède d'Ugo Bellagamba* (2012), roman dont le héros éponyme, un chevalier normand de la première croisade, déserte les rangs croisés après les massacres d'Antioche, s'apostasie et tente de réconcilier les individus et les sociétés aux prises.

Hors du monde anglophone, la vigueur de l'uchronie est davantage attestée par la bande dessinée. *Zipang*, le manga de Kaiji Kawaguchi revisitant la Seconde Guerre mondiale, a par exemple séduit des centaines de milliers de lecteurs au Japon et ailleurs. Il a par ailleurs suscité, au sein de la société nipponne un vif débat sur les crimes de guerre perpétrés par l'armée impériale en Chine et en Corée. En France, le succès grandissant de la collection *Jour J* (voir encadré) prouve l'attrait de publics fort différents pour les récits uchroniques.

Le sérieux de l'imaginaire

En 2013, Pierre Assouline, faisant fi de la récente notoriété acquise par le genre, dénonçait dans l'uchronie un « *vain gadget* », qui n'avait qu'un seul mérite : celui de discriminer entre un lectorat sérieux emprunt d'objectivité et les méprisables amateurs de sen-



Trois questions à...

Jean-Pierre Pécau

Auteur de plusieurs séries de BD historiques et uchroniques telles que *Empire* et *Le Grand jeu*, il est co-scénariste de la collection *Jour J*.

L'US Mag : Comment travaillez-vous ?

Jean-Pierre Pécau : Je lis des sources, des biographies, des ouvrages de synthèse et je me documente également beaucoup sur internet. J'échange par ailleurs avec mes deux acolytes. On se partage le travail, car on est très complémentaires. Fred Blanchard s'occupe essentiellement de la couverture. Fred Duval – un ancien prof d'histoire-géo, comme moi ! –, aime, lui, scénariser l'histoire, la mettre en scène. De mon côté, je suis plus enclin à construire les univers et à écrire les dialogues.

L'US Mag : Comment choisissez-vous les points de divergence ?

J.-P. P. : Certains dessinateurs demandent une période précise et mes goûts personnels rentrent évidemment en ligne de compte. Mais il est indéniable que les considérations éditoriales sont déterminantes. Les uchronies sur le XX^e siècle parlent davantage au lecteur. Qu'en le veuille ou non, la Seconde Guerre mondiale attire plus que le XIII^e siècle ou la Chine des Ming... On s'efforce de n'adopter qu'un seul point de divergence, car sinon, on peut être entraîné dans des développements complètement délirants. Avec Fred Duval, on aimerait bien concevoir des pivots culturels et scientifiques, mais cela demande des connaissances extrêmement précises et, en plus, on risquerait le fiasco commercial. Il est difficile de concilier ambition historique et succès auprès du public, car nous ne disposons que de 54 pages ! Même si nous ne désespérons pas de convaincre Delcourt de nous en octroyer davantage pour les albums à venir...

L'US Mag : Quelles sont vos relations avec votre public ?

J.-P. P. : Les lecteurs de *Jour J* sont vraiment des passionnés, c'est la première fois que je vois ça à ce point. Ce qui montre que l'uchronie, c'est de la politique : les gens s'investissent, prennent parti, et parfois nous prennent à partie. Avec la massification du lectorat, on constate des réactions plus passionnelles qu'il y a vingt ans. Le flot de courriers parfois farfelus et souvent partisans que nous recevons à chaque nouvelle sortie en est la preuve !

sations fortes pseudo-historiques. L'uchronie serait donc à révoquer en raison d'un défaut de scientificité qui lui est constitutif, puisqu'il est pour le moins malaisé de vérifier des faits... qui ne se sont jamais produits !

C'est oublier un peu vite que le raisonnement uchronique ne cesse d'être employé, consciemment ou non, par les historiens. Se demander dans quelle mesure l'histoire aurait pu se dérouler autrement leur permet en effet de restituer, dans l'enchaînement apparemment mécanique des faits, ce que Paul Ricoeur appelait « *l'incertitude des événements* ». Autrement dit de réévaluer le rôle des individus. Comment par exemple apprécier à sa juste valeur la portée de l'ar-

restation de Louis XVI à Varennes, dès lors que l'on s'interdit d'entrevoir le monde radicalement différent dont nous aurions hérité si Drouet n'avait pas reconnu le souverain fuyard ? La fascination du fait accompli – cette « *illusion rétrospective de la fatalité* » dont parlait Raymond Aron – est une des pires bêtises que peut commettre l'historien. Si l'uchronie permet de l'en prémunir, même partiellement, il semble hasardeux de la considérer comme absolument vainue. Notons enfin qu'elle n'est pas à l'usage des seuls historiens. La démarche uchronique, que sa dimension ludique rend accessible au plus grand nombre, constitue également un antidote salvateur face aux idéologues du néolibéralisme annonçant sans relâche le credo « *There is no alternative* ». En interrogeant les passés potentiels et les raisons de leur non-survenue, on ouvre l'avenir à l'infini champ des possibles. On s'oppose à une vision conservatrice de l'histoire qui, en rendant fatal le révolu, contribue à justifier l'ordre social existant. Comme le rappelle Florian Besson, « *l'uchronie, en redécouvrant les alternatives du passé, nous rappelle à chaque instant que – n'en déplaise à Mme Thatcher – il y a des alternatives* ». Elle a de ce fait « *un très fort potentiel subversif* ». ■



LA COLLECTION *JOUR J*

Scénarisés par Jean-Pierre Pécau, Fred Duval et Fred Blanchard, les albums de cette collection nous plongent dans des histoires alternatives présentées comme la résultante d'un point de divergence précis : le fameux « *Jour J* ».

La collection, lancée en 2010 chez Delcourt, a rapidement trouvé son public, puisque chaque tome se vend à 25 000 exemplaires environ. Les albums devaient en principe constituer des « *shots* », mais les co-auteurs se plaisent de plus en plus à proposer à un lectorat fidélisé des suites permettant d'approfondir des univers parfois trop rapidement esquissés.

